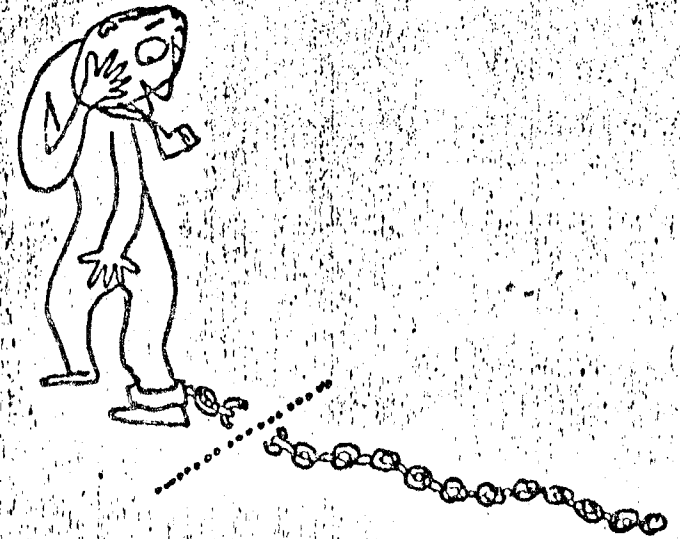


WILHELM REICH

QU'EST-CE QUE
LA CONSCIENCE DE CLASSE ?



Traduit de l'allemand par Constantin Sineïnikoff

© Constantin Sineïnikoff, pour la traduction française.

Traduit de l'allemand par Constantin Sineinikoff
© Constantin Sineinikoff, pour la traduction française.

TABLE DES MATIERES

Avant-propos	7
1. LES DEUX ESPECES DE CONSCIENCE DE CLASSE	
Motifs de cet écrit	8
Les deux espèces de "conscience de classe"	13
2. QUELQUES FACTEURS CONCRETS DE LA CONSCIENCE DE CLASSE ET QUELQUES FACTEURS D'INHIBITION CHEZ L'INDIVIDU MOYEN	25
Chez les jeunes (à l'époque de la puberté et après la puberté)	26
Chez les femmes	32
Chez les hommes adultes	50
Chez l'enfant ?	45
3. POLITIQUE BOURGEOISE ET POLITIQUE REVOLUTIONNAIRE	50
Le fétichisme de "la politique"	51
Pourquoi Litvinov ne s'est-il pas adressé aux masses ?	55
Schéma de la politique révolutionnaire	59
La politique bourgeoise du K.P.D.	60
La politique révolutionnaire à l'intérieur du parti	61
4. DEVELOPPER LA CONSCIENCE DE CLASSE A PARTIR DE LA VIE DES MASSES	
La direction, le parti et les masses	62
La position de la Sex-Pol à l'égard du "nouveau parti"	65
Le chant et la danse populaires comme éléments du sentiment révolutionnaire	71
Le travail scientifique révolutionnaire	73
La peur de la révolution	78
Le policier comme homme privé et agent de l'Etat	79
Le développement de la politique révolutionnaire à partir des besoins de la population	82
Appropriation de son propre bien	87
Conclusion	91

5. APPENDICE: PRINCIPES EN VUE DU DEBAT SUR LA RECONSTRUCTION DU MOUVEMENT OUVRIER

Pour juger l'événement politique	92
Sur la méthode de travail	93
Nous-mêmes — le parti	95
Index de quelques mots difficiles.....	98

AVANT-PROPOS

L'idée fondamentale de cet écrit peut se résumer ainsi: le rude combat que les révolutionnaires du monde entier mènent sur plusieurs fronts les porte à ne considérer la vie des hommes que du point de vue de leur propre idéologie, ou bien à ne tenir compte que des faits de la vie sociale qui sont rattachés en quelque façon à leurs idées et à leurs combats. Mais la plus grande partie de la population de la terre, qu'ils veulent libérer du joug de l'oppression capitaliste, ignore tout ou presque tout de leurs luttes, de leurs épreuves, de leurs pensées, et vit sa propre servitude avec plus ou moins d'inconscience, assurant ainsi la domination du capital. Si l'on se demande combien, parmi les 40 millions de citoyens allemands adultes, sont vraiment affectés par les exécutions de révolutionnaires et combien se contentent d'en lire l'annonce dans le journal avec plus ou moins d'indifférence, on saisira d'un coup l'objectif que cet écrit se propose: établir la liaison entre la conscience de l'avant-garde révolutionnaire et la conscience du commun des mortels. On se contentera ici de faire des suggestions, de poser des questions jusqu'ici négligées par le mouvement ouvrier. Il se peut que tel ou tel point soit mal vu ou erroné; mais il n'en reste pas moins que la vie psychologique réelle des hommes se joue sur un autre plan que ne le croient, précisément à cause de leur vue plus pénétrante de la société, les tenants de la révolution sociale, et que c'est là une des raisons de l'échec du mouvement ouvrier. Que l'on veuille bien considérer cet écrit comme un appel de l'individu apolitique moyen aux futurs dirigeants révolutionnaires, les invitant à mieux le comprendre, à exiger de lui moins de compréhension du "cours de l'histoire", à lui permettre de mieux exprimer ses souffrances et ses désirs, à parler de façon moins théorique du "facteur subjectif" de l'histoire, à comprendre plutôt que ce facteur c'est la vie des masses,

Juin 1934, Ernst Paroll.

1. LES DEUX ESPECES DE CONSCIENCE DE CLASSE

MOTIFS DE CET ECRIT

Notre tentative pour élucider et faire comprendre, à l'aide de la psychologie collective, quelques difficultés soulevées dans le débat sur la reconstruction du mouvement ouvrier, est dès l'abord condamnée à bien des insuffisances. Les circonstances et conditions de vie dans lesquelles l'émigration allemande doit travailler ne sont pas faciles. Tout d'abord, le contact étroit avec la vie politique, et surtout avec la vie des masses, est rompu ou mal établi; les journaux donnent une information déformée ou contradictoire, et négligent les questions de psychologie collective, ce qui est déjà un facteur d'erreur. Il n'y a pas ou pas assez de bibliothèques accessibles en exil. A quoi il faut ajouter la dure lutte pour l'existence et les persécutions de la part des autorités des pays d'accueil. Et de plus, la dispersion actuelle des organisations et des discussions à l'intérieur du mouvement ouvrier ne rendent pas la tâche plus facile. Si l'on tient compte enfin de la nouveauté de la psychologie politique, entachée des faiblesses et erreurs propres à toute jeune discipline, on aura énuméré suffisamment de circonstances interdisant d'exiger une investigation entièrement exacte, irréprochable et immédiatement applicable à la pratique politique. Nous nous bornerons à soulever des questions importantes et inaperçues jusqu'ici, nous contentant pour le reste d'indiquer certaines directions à l'initiative de nos camarades de lutte, ainsi qu'à leur critique des armes intellectuelles dont se sert aujourd'hui le front révolutionnaire.

L'essai que voici apporte en même temps la réponse à quelques questions qui se sont posées depuis la parution de "Psychologie collective du fascisme", ainsi que la réponse à certains critiques, qui à mon avis souffrent de l'incompréhension des questions psychologiques propre à de nombreux économistes.

Des discussions avec divers groupes politiques ont montré que la réponse à la question: "Qu'est-ce que la conscience de classe?"

exige un examen préalable des problèmes posés par la situation politique actuelle.

Le grave échec du mouvement socialiste en Allemagne a déjà des répercussions fâcheuses dans les autres pays, et le fascisme est partout en grand progrès par rapport au mouvement révolutionnaire; la Deuxième Internationale comme la Troisième ont prouvé leur incapacité à maîtriser la situation, ne serait-ce que théoriquement, pour ne rien dire du point de vue pratique; la Deuxième Internationale par sa politique fondamentalement bourgeoise; la Troisième par son absence d'autocritique, par sa fatale obstination dans l'erreur, avant tout pour n'avoir pas pu - ni même voulu - éliminer la bureaucratie de ses propres rangs.

Le S.A.P. (Parti ouvrier socialiste) et les Communistes Internationalistes veulent une "nouvelle Internationale". Mais il y a déjà de grandes divergences sur les modalités de ce nouveau parti. Trotzky a déjà réclamé la fondation de la Quatrième Internationale, le S.A.P. y est en principe favorable, mais il veut que la nouvelle Internationale soit un résultat du rassemblement de la classe ouvrière, et non la créer d'emblée comme le veut Trotzky et réaliser le rassemblement avec ce mot d'ordre. Dans le mouvement de politique sexuelle, nous posons la question de la façon suivante: doit-on fonder immédiatement une organisation et recruter sur la base de son programme, ou doit-on d'abord laisser l'idéologie et le programme se diffuser partout, et ne réaliser le rassemblement organisationnel que plus tard sur une base plus large? Nous avons choisi la seconde voie, et nous disons qu'une "organisation préparatoire plus lâche" présente de nombreux avantages: pas d'exclusive prématurée, élimination du danger de repliement sectaire, meilleure possibilité de pénétration dans d'autres organisations, et bien d'autres. Il s'agit d'ailleurs de savoir quelles sont les perspectives d'évolution politique que nous envisageons. Le groupe s'occupant de politique sexuelle a cru pouvoir distinguer trois possibilités: 1. celle d'un soulèvement imprévu en Allemagne dans un proche avenir; vu qu'aucune organisation n'est si peu que ce soit préparée à cette éventualité, aucune ne pourrait diriger le mouvement et le mener à bonne fin. Cette perspective est d'ailleurs la moins vraisemblable,

Si toutefois elle se réalisait, la situation serait chaotique et le cours des choses très incertain, même si l'issue n'était pas mauvaise. Nous soutiendrions immédiatement ce mouvement par tous les moyens. 2. Il est possible que le rassemblement théorique et organisationnel du mouvement ouvrier demande quelques années, et qu'alors celui-ci, en tant que mouvement achevé, pourvu d'une direction mieux formée et plus décidée, parvienne à prendre le pouvoir en Allemagne au cours des prochaines, disons des deux prochaines décennies. Cette perspective est très vraisemblable en elle-même, mais exige dès maintenant un travail préparatoire énergique, ininterrompu et inlassable. 3. La troisième possibilité est que l'unification du mouvement ouvrier sous une direction nouvelle, meilleure et plus digne de confiance, ne se réalise pas ou pas assez vite, que le fascisme international renforce partout ses positions, surtout par son habileté naturelle à prendre en main les enfants et adolescents, qu'il s'assure une base de masse durable, que de plus une vague conjoncturelle même faible lui soit favorable; le mouvement socialiste devra alors compter avec une période de barbarie économique, politique et culturelle, très longue, longue de plusieurs décennies, et il devra alors prouver qu'il ne s'est pas fondamentalement trompé, qu'il a malgré tout raison en dernière analyse. Cette éventualité montre la grande responsabilité que nous assumons.

Nous envisagerons la première possibilité pour autant que la situation le permette, nous ferons de la deuxième, qui est la plus vraisemblable, l'objectif propre de notre travail, nous concentrerons toutes nos forces pour sa réalisation, et nous solliciterons toutes les ressources humaines pour éliminer la troisième possibilité.

Si donc nous avons pour but d'assurer l'unité et l'efficacité de la classe ouvrière, son alliance avec toutes les couches de la population laborieuse, nous devons cependant récuser d'emblée toutes ces tendances qui parlent beaucoup de "réalisation de l'unité", mais qui en fait réalisent la division sans le vouloir. Comment se fait-il que même maintenant, après le désastre allemand, la formation de groupuscules sectaires continue, que dans les milieux responsables en Allemagne comme à l'extérieur on offre le spectacle peu réjouis-

sant de la persistance des vieilles discussions scolastiques, des invectives réciproques, qui ne veulent pas céder la place à une maîtrise réelle, tournée vers la réalité d'aujourd'hui? Nous disons que cet attachement néfaste à de vieux mots, schémas, formules et modes de discussion, usés jusqu'à la corde et sclérosés, provient de l'absence d'une nouvelle façon de poser les questions, d'une nouvelle façon de penser, d'une façon de voir les choses entièrement nouvelle et naïve. Nous sommes convaincus que même une seule idée bien choisie, un seul mot d'ordre pertinent, de type nouveau, réunirait immédiatement tout le monde, à l'exception des discutailleurs irrécupérables, et mettrait fin aux discussions stériles. Certains ici se sentiront "visés"; c'est bien d'eux dont je parle. La tâche la plus immédiate est de rendre vie au marxisme vivant, en premier lieu dans l'examen de la réalité et dans la discussion. Cela conduit à la question de la fondation d'une nouvelle organisation internationale. Si elle ne devait apporter lors de son premier congrès rien de plus que les vieilles méthodes, formules, manières de penser et de discuter, elle serait mort-née. Que nous voulons exproprier le capital, socialiser les moyens de production, établir le pouvoir des travailleurs, soldats, employés et paysans, sur le capital, que nous voulons la véritable démocratie du peuple travailleur, qu'à cette fin la conquête du pouvoir, non par des bulletins de vote, mais par les armes, est nécessaire, etc., nous le savons déjà. Se contenter de proférer cela à nouveau, d'en faire un programme, n'aurait pas grande valeur, car cela a déjà été fait assez souvent. La grande question est de savoir pourquoi nos organisations se sont sclérosées, pourquoi la bureaucratie nous a étouffés, pourquoi les masses ont agi contre leur propre intérêt en portant Hitler au pouvoir. On n'aurait pas besoin d'appliquer sans cesse tant d'énergie aux questions - en elles-mêmes très importantes - de stratégie et de tactique, si l'on avait les masses avec soi. De stratégie et de tactique, les divers groupes n'usent aujourd'hui que les uns contre les autres. Il faut aborder ces problèmes essentiels avec des notions entièrement nouvelles, avec de nouvelles façons d'influencer les masses, avec une idéologie et une structure personnelle entièrement nouvelles, avant de songer à réussir quoi que ce soit. Il ne serait pas diffé-

cille de montrer que nous ne parlons pas le langage des larges masses, qui sont en partie apolitiques, en partie idéologiquement asservies, et qui ont finalement permis le triomphe de la réaction. Elles ne comprenaient ni nos résolutions, ni ce que nous entendons par "socialisme"; elles n'avaient pas et n'ont pas confiance en nous; elles lisaient nos journaux par devoir ou ne les lisaient pas du tout. Elles se mirent en mouvement dans une certaine mesure, parce qu'elles étaient confusément socialistes, mais nous ne pûmes exploiter ce sentiment confusément socialiste, favorisant ainsi l'accession d'Hitler au pouvoir. Notre échec complet dans la compréhension et l'animation des larges masses est la raison essentielle des nombreuses lacunes, grandes et petites, du mouvement ouvrier, de l'attachement des sociaux-démocrates à leur parti, du ressentiment et de l'humiliation de maint dirigeant prolétarien, de nos habitudes de discutailleurs et de marxistes scolastiques.

Un facteur essentiel, sinon exclusif, de l'échec du socialisme sous tous ses aspects, facteur qu'on ne peut plus négliger ou considérer comme secondaire, c'est l'absence d'une psychologie politique marxiste utilisable. Cette absence ne provient pas seulement du fait qu'une telle psychologie reste à élaborer, mais aussi du fait que dans le mouvement ouvrier on est très effarouché par le point de vue psychologique, par une psychologie pratique et délibérée. Cette lacune de notre part a été un avantage considérable pour l'ennemi de classe, elle a été l'arme la plus puissante du fascisme. Tandis que nous proposons aux masses de vastes analyses historiques et exposés économiques sur les conflits impérialistes, elles s'enthousiasmaient pour Hitler sous l'effet de motivations affectives profondes. Nous avions, pour parler comme Marx, laissé la pratique du facteur subjectif aux idéalistes, nous étions devenus des matérialistes mécanistes. N'exagérons-nous pas? Ne voyons-nous pas les choses à travers les lunettes du "spécialiste"? Essayons de répondre à cette question à l'aide de quelques exemples concrets, certains plus importants et d'autres mineurs, apparemment accessoires. Nous ne proposons pas une panacée, mais une petite contribution, qui n'est qu'un début.

LES DEUX ESPECES DE "CONSCIENCE DE CLASSE"

Pour qu'une politique se proposant la conquête du socialisme et la domination du travail sur le capital soit efficace, il est d'une importance décisive qu'elle ne se contente pas de connaître l'effet objectif du développement des forces productives sur les mouvements et changements sociaux, lequel est indépendant de notre volonté, mais qu'elle aperçoive aussi, et en y accordant autant d'importance, ce qui se passe dans les "têtes", c'est-à-dire dans la structure mentale des hommes qui sont soumis à ces processus objectifs et qui les accomplissent, selon la variété de leurs pays, quartiers, catégories professionnelles, classes d'âge et sexes. Dans le mouvement et la politique socialistes, la notion de conscience de classe joue un rôle directeur: "l'acquisition de la conscience de classe" par les couches opprimées de la population est la première condition d'une transformation révolutionnaire du système social en vigueur. Nous voulons dire clairement par là que les hommes doivent changer sous l'influence des processus économiques et sociaux pour pouvoir accomplir une action telle que la révolution. Nous savons aussi que Lénine créa l'avant-garde et le parti révolutionnaire afin de favoriser, d'accélérer, de concentrer, de transformer en force politique, ce changement des hommes. Dans l'avant-garde, qui est l'élite et la fraction la plus consciente des militants socialistes, la conscience de la situation sociale, des moyens de la maîtriser, des voies pouvant conduire au socialisme, doit se concentrer, s'aiguiser, s'habituer à la prévision, précisément au degré où il s'agit d'amener les classes laborieuses, si l'on veut réussir la révolution. C'est cela qui constitue, ni plus ni moins, la problématique politique résumée par l'expression de "front unique".

Deux exemples suffiront à montrer que nous sommes bien loin d'avoir concrètement compris ce qu'est la conscience de classe.

Dans la brochure récemment parue "Neu beginnen" (Recommencer), la nécessité d'un "parti révolutionnaire", d'une direction révolutionnaire au plein sens du mot, est fort justement posée, mais l'existence d'une conscience de classe dans le prolétariat est niée;

"A la base de toutes les idées et initiatives (des 2^e et 3^e Internationales), on trouve la croyance en une spontanéité révolutionnaire innée du prolétariat... Et si cette spontanéité révolutionnaire n'existait que dans la tête des membres des partis socialistes, sans que rien n'y réponde dans la réalité? Si le prolétariat par lui-même, donc par le jeu des forces sociales naturelles, n'était absolument pas conduit à la "lutte finale"... Incapables de penser autrement qu'avec leurs dogmes et thèses, ils croient avec une ferveur toute religieuse aux forces révolutionnaires spontanées..." (p. 6)

La lutte d'un héroïsme inouï menée par les ouvriers autrichiens du 12 au 16 février 1934 prouve qu'il peut exister certainement une spontanéité révolutionnaire sans conscience de la "lutte finale". La spontanéité révolutionnaire et l'idée de la "lutte finale" sont deux choses différentes.

La direction doit donc, conclut-on, apporter la conscience révolutionnaire aux masses. Certes! Mais comment est-ce possible, si nous ne sommes pas renseignés sur ce que nous appelons conscience révolutionnaire? En Allemagne, il y avait quelque 30 millions de travailleurs animés de sentiments anticapitalistes, ce qui était en nombre plus que suffisant pour la révolution sociale, mais c'est la fascisme qui vint au pouvoir précisément à l'aide des sentiments anticapitalistes de ses partisans, Les sentiments anticapitalistes sont-ils déjà la conscience de classe, ou bien une simple disposition à la conscience de classe ou seulement une condition de sa formation? Lénine créa la notion d'avant-garde et de parti, ainsi que l'organisation elle-même, en vue de compléter ce que la masse ne pouvait réaliser elle-même spontanément:

"Nous avons dit que les ouvriers ne pouvaient pas non plus avoir une conscience social-démocrate, Celle-ci ne put leur être apportée que de l'extérieur. L'histoire de tous les pays montre que la classe ouvrière réduite à ses propres forces, ne peut acquérir qu'une conscience trade-unioniste, c'est-à-dire se convaincre de la nécessité de s'unir syndicalement, de mener une lutte contre l'entrepreneur, d'exiger du gouvernement telle ou telle loi sociale, etc..." (Lénine)

La classe ouvrière crée donc à partir de sa situation une "conscience", certes insuffisante pour ébranler la domination du

facteurs contrariant son développement. Si l'on veut développer la conscience de classe, dit-il, on doit d'abord savoir ce que l'on veut développer, pourquoi elle ne se développe pas spontanément sous la pression des besoins de toute espèce, et donc ce qui l'en empêche! La question paraissait logique. Le responsable interrogé fut d'abord quelque peu étonné, hésita un moment, puis répondit avec assurance: "Mais la faim, naturellement!" - "Est-ce que le membre de la S.A. (1) affamé est doué de conscience de classe?", lui répliqua-t-on aussitôt. Est-ce que le voleur qui, poussé par la faim, vole une saucisse, ou le chômeur qui pour deux marks accepte de participer à un défilé réactionnaire, ou l'adolescent qui lors d'une manifestation jette des pierres sur la police, sont doués de conscience de classe? Si donc la faim, sur laquelle le K.P.D. (Parti Communiste Allemand) a bâti toute sa psychologie de masse, n'est pas encore en elle-même un facteur de la conscience de classe, que faut-il de plus? Quel est son aspect concret? En quoi la liberté socialiste diffère-t-elle de la liberté nationale que promet Hitler?

(1) La "section d'assaut" (Sturmabteilung), au début simple "service d'ordre" du parti nazi, devint une milice numériquement très importante. Mais, proche de la base de masse du parti, composée de la "pègre", elle ne fut jamais mieux qu'une bande de brail-lards inorganisés. Pour avoir une force plus sûre, Hitler se créa un "corps de garde" personnel (Schutzstaffel, ou S.S.), dont il confia le commandement à Himmler, en 1929. Une fois au pouvoir, en 1933, Hitler, à l'encontre de sa propagande révolutionnaire, décida de ne pas toucher à la structure militaire et industrielle de l'Allemagne; n'ayant pu faire admettre ce point de vue par l'aile gauche du parti, notamment la S.A., il fit assassiner par la S.S., en 1934, Röhm et d'autres responsables de la S.A., et quelques autres personnes qui le gênaient; c'est à cet événement que Reich fait allusion plus loin, dans sa "Remarque pendant la correction" (p. 66). Pour plus de détails sur le mouvement nazi, on peut lire le livre de William Shirer, "Le troisième Reich des origines à la chute" (Stock)

N.d.T.

capital (pour cela il faut un parti solidement organisé), mais qui comporte peut-être des formes embryonnaires ou des éléments de ce qu'on appelle conscience de classe ou conscience révolutionnaire. Qu'est-ce que cette "conscience" ? Comment la comprendre ? Quels en sont les aspects concrets ?

Si l'on nie que ce qu'il est loisible d'appeler conscience de classe, ou ses éléments ou conditions, se forme dans la classe opprimée, c'est parce qu'on ne connaît pas les formes concrètes de cette conscience; de plus, la direction se trouve placée dans une impasse: quelles que soient son intrépidité, sa préparation et ses autres qualités, aucune direction ne pourra jamais introduire dans les masses ce que l'on appelle conscience de classe, s'il ne se trouve déjà dans le prolétariat quelque chose qui y ressemble. Car que doit-on apporter aux masses ? La connaissance hautement spécialisée du processus sociologique et de ses contradictions ? Ou la connaissance compliquée des lois de l'exploitation capitaliste ? Les partisans de la Russie révolutionnaire avaient-ils ce savoir lorsqu'ils combattaient avec enthousiasme, ou bien n'en avaient-ils pas besoin ? Etaient-ils des ouvriers et paysans "doués de conscience de classe", ou simplement des rebelles ? Nous posons ces questions pour montrer à quel point elles sont sans issue.

Cherchons un point de départ dans l'expérience et la pratique toutes simples.

On discutait fort, dans un groupe politique, récemment, de la conscience de classe et de la nécessité de "l'éveiller massivement". Les participants durent, pour la première fois, se poser la question: de quoi parle-t-on exactement ? Que veut-on dire en parlant de conscience de classe ? L'un d'entre eux ⁽¹⁾ en effet, qui avait jusque là gardé le silence, pria un dirigeant, zélé défenseur de la conscience de classe du prolétariat allemand, de bien vouloir énumérer cinq éléments de la conscience de classe, et éventuellement cinq

Les réponses ne furent pas du tout satisfaisantes. Les journaux de gauche avaient-ils posé ces questions et y avaient-ils répondu ? Nullement. La conception selon laquelle la classe opprimée peut d'elle-même, sans direction, par une volonté révolutionnaire spontanée, assurer la victoire de la révolution, n'est pas moins fautive que la conception inverse selon laquelle cette victoire ne dépendrait que de la direction, qui n'aurait qu'à créer la conscience de classe. La direction ne pourrait jamais y parvenir, si cette conscience n'était pas en quelque façon déjà là, quoique sous une forme spontanée. S'il est donc vrai que la révolution sociale a pour condition subjective l'accord d'un certain état psychique de la masse avec la conscience plus élevée de la direction révolutionnaire, il n'en est que plus nécessaire de répondre à la question: "Qu'est-ce que la conscience de classe ?". Si l'on objecte ici que la question est superflue, car l'on a toujours affirmé devoir s'appuyer sur les "besoins quotidiens", nous demandons alors: est-ce "développer la conscience de classe" que de réclamer l'installation de ventilateurs dans une entreprise ? Et qu'en est-il lorsque le conseil d'entreprise N.S.B.O. ⁽¹⁾ le fait aussi, et peut-être même avec plus de talent ? S'est-il ainsi gagné le personnel ? Où est la différence entre la défense des "petits intérêts" par les socialistes et cette même défense par les fascistes, entre notre slogan de liberté et le slogan "la force par la joie" ? ⁽²⁾

Pense-t-on à la même chose, lorsqu'on parle de la conscience de classe de l'apprenti et de celle du dirigeant d'un mouvement de jeunesse ? On dit que la conscience des masses doit être haussée au niveau de la conscience de classe révolutionnaire; si l'on entend par là la connaissance spécialisée du cours de l'histoire que le dirigeant révolutionnaire doit posséder, on poursuit une utopie. On ne parviendra jamais dans le capitalisme, par quelque moyen de propagande que ce soit, à infuser ce savoir très spécialisé dans les larges

(1) Il s'agit de Reich lui-même, lors d'une réunion de trotskistes allemands à Paris en 1933; c'est à la suite de cette réunion qu'il jeta sur le papier la première ébauche de cette brochure. N.d.T.

(1) Le syndicat nazi (Nationalsozialistische Betriebsorganisation)
(2) Nom d'une organisation de loisirs allemande, reprenant le modèle du "Dopolavoro" Italien. N.d.T.

masses qui doivent mener à bien l'insurrection et la révolution. Etant donné que dans les réunions électorales on se contentait de proférer des slogans ou bien, comme cela fut souvent le cas au Palais des Sports, de faire disserter un responsable pendant des heures sur la politique financière de la bourgeoisie ou les antagonismes américano-japonais, on étouffait à tout coup l'excitation et l'enthousiasme initiaux, on prêtait aux masses l'intérêt et les aptitudes nécessaires pour l'analyse économique objective, et l'on détruisait chez des milliers d'auditeurs ce qu'on appelle à juste titre le sentiment de classe. La politique marxiste révolutionnaire a jusqu'à présent supprimé une conscience de classe toute prête dans le prolétariat, sans être capable de l'analyser en détail et concrètement. Elle a prêté sa propre connaissance des processus sociologiques - d'ailleurs souvent erronée - à la conscience des classes opprimées, ce qui a été récemment qualifié d'"idéisme subjectif". Cependant, dans toute réunion communiste, on dépeint sans ambiguïté la "conscience de classe" de la masse, et l'atmosphère s'y distinguait nettement de celle de toute autre organisation politique. Il doit donc y avoir dans les larges masses une sorte de conscience de classe qui se distingue fondamentalement de celle de la direction révolutionnaire. Il y aurait donc concrètement deux sortes de conscience de classe: celle de la direction révolutionnaire et celle de la masse; il faut que les deux s'accordent. La direction n'a pas de tâche plus pressante, outre la connaissance précise du processus historique objectif, que celle de comprendre:

a. Quelles idées et quels désirs progressistes existent selon les couches, professions, classes d'âge et sexes;

b. Quels désirs, angoisses et idées entravent le développement de l'aspect progressiste ("fixations traditionnelles").

La conscience de classe des masses n'est pas toute prête, comme le croyait la direction du K.P.D., mais elle n'est pourtant pas complètement absente, et elle n'a pas non plus la structure que lui attribuait la direction du parti socialiste; elle se présente plutôt sous la forme d'éléments concrets qui en eux-mêmes ne sont pas encore

la conscience de classe (par exemple la faim), mais qui pourraient la produire par leur réunion; ces éléments ne sont pas non plus présents à l'état pur, mais sont mêlés, imprégnés de forces et de représentations psychiques de sens contraire. Un Hitler ne peut avoir raison, avec sa formule selon laquelle les masses sont influençables comme des enfants et ne font que répéter ce qu'on leur a fait ingurgiter, que dans la mesure où le parti révolutionnaire ne remplit pas sa tâche la plus importante, qui est d'élaborer la conscience de classe à partir de ses formes élémentaires, de la clarifier, de la faire progresser. Et en Allemagne, il n'en était même pas question.

Le contenu de la conscience de classe du dirigeant révolutionnaire n'est pas de type personnel; dans la mesure où les intérêts personnels (ambition, etc...) s'y mêlent, ils entravent son action. En revanche, la conscience de classe des larges masses (à l'exception de l'infime minorité de travailleurs consciemment révolutionnaires) est entièrement de type personnel. Celle-là comporte la connaissance des contradictions de l'économie capitaliste, des possibilités inouïes de la planification socialiste, de la nécessité de la révolution sociale en tant qu'adaptation de la forme d'appropriation à la forme de production, des forces historiques d'orientation progressiste ou réactionnaire. La seconde est bien éloignée de ce savoir et des vastes perspectives, elle est faite du petit, du quotidien, du banal. La première saisit le processus objectif, historique, socio-économique, les conditions extérieures de nature économique et sociale auxquelles les hommes sont soumis; ce processus doit être compris, on doit le prendre en main et le dominer si l'on veut en être le maître au lieu d'en être l'esclave. On doit donc établir une planification susceptible d'éliminer les crises fatales et de créer les bases nécessaires à la vie de tous les travailleurs. A cet égard, la connaissance précise des antagonismes américano-japonais, entre autres, est tout à fait nécessaire. La seconde, en revanche, ne s'intéresse absolument pas aux antagonismes russo-japonais ou anglo-américains, ni non plus au progrès des forces productives; elle n'est orientée que vers les reflets, incrustations et effets de ce mécanisme objectif dans la subjectivité, sous forme de multiples petites questions de la vie quotidienne; son contenu est donc l'intérêt pour

la nourriture, le vêtement, la mode, les relations avec les proches, les possibilités de satisfaction sexuelle au sens étroit, les jeux et plaisirs sexuels au sens large, tels le cinéma, le théâtre, les festivités et la danse, et aussi l'intérêt pour les difficultés de l'éducation des enfants, l'aménagement de la maison, la durée et le contenu des loisirs, etc..

L'existence et les conditions d'existence des hommes se reflètent, s'incrustent et se reproduisent dans leur structure mentale, à laquelle elles donnent forme. Ce n'est qu'à travers cette structure mentale que le processus objectif nous est accessible, que nous pouvons l'entrer, ou bien le favoriser et le dominer. Ce n'est que par l'intermédiaire de la tête de l'homme, de sa volonté de travail et de sa quête de la joie de vivre, bref de son existence psychique, que nous créons, consommons, transformons le monde. C'est ce qu'ont oublié depuis longtemps ces "marxistes" qui ont dégénéré en économistes. Si la politique générale, concernant l'économie et l'Etat et se situant au niveau historique, a pour objectif de construire et consolider le socialisme international, et non quelque socialisme national (qu'il s'appelle comme il veut)⁽¹⁾, c'est-à-dire si elle veut rester marxiste, elle doit retrouver la vie quotidienne humble, banale, naïve et simple, de la plus large masse, dans toute sa diversité géographique et sociale. C'est la seule façon possible de permettre la jonction du processus sociologique objectif avec la conscience subjective des hommes, d'éliminer leur contradiction et le fossé qui les sépare; bref, de donner aux travailleurs, qui sont à la base de la civilisation et qui créent la richesse, la conscience de leurs droits, de leur permettre

(1) Hitler prêchait un socialisme national, fondé sur les vertus propres du peuple allemand. Il appela son parti "Parti ouvrier socialiste national d'Allemagne" (Nationalsozialistische deutsche Arbeiterpartei), N.S.D.A.P., par abréviation "nazi". On a pris l'habitude de désigner en français ce socialisme national par le terme composite de national-socialisme, directement imité de l'allemand, N.d.T.

de prendre enfin conscience du niveau de civilisation auquel "l'élite" a déjà accédé, de leur propre mode de vie et de leur peu d'exigence dont ils font une vertu, qu'ils qualifient même parfois de révolutionnaire. Si cette jonction se réalisait, alors seulement nous quitterions les débats philosophiques internes sur l'avant-garde et la tactique, pour entrer dans la tactique vivante du mouvement de masse, dans l'activité politique liée à la vie. Il n'est pas trop osé de prétendre que le mouvement ouvrier se serait épargné une très longue histoire de sectarismes, de chapelles, de scolastique, de fractionnismes et de scissions, qu'il aurait abrégé la voie épineuse vers ce qui est essentiel pour tous, le socialisme, s'il avait tiré sa propagande, sa tactique et sa politique, non seulement des livres, mais en premier lieu de la vie des masses. C'est un fait qu'aujourd'hui la jeunesse est à maints égards bien plus avancée que ses "dirigeants", qui ne voient d'intérêt que "tactique" à des choses comme la vie sexuelle, évidentes pour la jeunesse. Cela devrait être l'inverse, le dirigeant devrait être l'incarnation de la première sorte de conscience de classe et élaborer la seconde. Celui qui connaît les luttes idéologiques du mouvement ouvrier nous aura peut-être suivi jusqu'ici plus ou moins volontiers et aura vraisemblablement pensé: "Mais il n'y a là rien de nouveau; Pourquoi ce long discours?". Il pourra se convaincre bien vite que nombre de ceux qui sont en principe d'accord avec nous se montrent hésitants dès qu'on en arrive au concret; ils conçoivent des objections et des doutes, ont tendance à prendre parti contre nous en invoquant Marx et Lénine. A celui qui serait tenté de le faire, nous recommandons encore une fois, avant de continuer la lecture, d'essayer de se représenter clairement cinq éléments concrets de la conscience de classe et cinq obstacles à celle-ci.

Ceux qui conçoivent la conscience de classe comme une disposition morale auront beaucoup de mal à admettre les faits suivants:

La réaction politique, le fascisme et l'Eglise en tête, exigent de la masse travailleuse le renoncement au bonheur terrestre, la décence, l'obéissance, la résignation, le sacrifice pour la nation, le peuple, la patrie. Le problème n'est pas qu'ils exigent cela, mais qu'ils vivent politiquement et s'engraissent de l'accomplissement de

ces préceptes par la masse elle-même. Ils s'appuient donc sur les sentiments de culpabilité de l'individu moyen, sur la réserve qui lui a été inculquée, sur sa disposition à supporter les privations en silence et avec docilité, parfois même avec joie, et d'autre part sur son identification avec le glorieux Führer, qui leur offre son "amour pour le peuple" comme substitut à la satisfaction réelle. Certes, l'avant-garde révolutionnaire est elle-même soumise à une idéologie analogue, étant donné ses conditions d'existence et les buts qu'elle poursuit. Mais ce qui vaut par exemple pour le dirigeant d'un mouvement de jeunesse ne peut absolument pas valoir pour les jeunes qui le suivent. Si l'on veut engager la masse du peuple dans la bataille contre le capital, développer sa conscience de classe, l'amener à la révolte, il faut admettre que le principe de renoncement est nuisible, pesant, stupide, réactionnaire. Or le socialisme prétend que les forces productives sont bien assez développées pour assurer aux masses de tous les pays une vie conforme au niveau de civilisation. Au principe de renoncement prôné par la réaction, il faut opposer le principe du bonheur terrestre; on comprend bien que nous n'entendons pas par là le fait de jouer aux quilles et de boire de la bière. La réserve des "gens simples", qui est la vertu selon l'Eglise et le fascisme, est du point de vue socialiste leur plus grave erreur, l'un des multiples facteurs qui jouent contre leur conscience de classe. L'économiste socialiste peut prouver qu'il y a assez de richesse pour assurer une vie heureuse à tous les travailleurs. Il suffit d'administrer cette preuve de façon encore plus solide, détaillée et assidue, avec tout le soin de l'enquête scientifique.

Le travailleur moyen d'Allemagne ou d'ailleurs ne s'intéresse pas au plan quinquennal de l'Union Soviétique en lui-même, mais seulement à la question de l'accroissement des satisfactions. Il raisonne en quelque sorte ainsi: "si le socialisme doit à nouveau nous apporter le sacrifice, le renoncement, la pénurie et la privation, peu nous importe que cette misère soit appelée socialiste ou capitaliste. L'économiste socialiste doit prouver sa supériorité en montrant qu'elle peut satisfaire nos besoins et faire face à leur augmentation". Cela revient à dire que l'héroïsme de la direction ne

vaut pas pour les larges masses. Si dans les périodes révolutionnaires on impose des privations aux masses, celles-ci ont le droit d'exiger la preuve précise que ces privations se distinguent de celles du capitalisme par leur caractère transitoire. L'admission de cette preuve est l'une des difficultés que rencontre la théorie de la possibilité du socialisme dans un seul pays. Nous nous attendons ici à ce que cette thèse suscite l'indignation. L'accusation de "mentalité petite-bourgeoise", d'épicurisme, ne manquera certainement pas d'être faite. Pourtant, Lénine promit aux paysans la terre des grands propriétaires, bien qu'il sût que le partage des terres favorisait la "mentalité petite-bourgeoise"; il réalisa la révolution essentiellement avec ce mot d'ordre, avec les paysans, et non contre eux; il avait ainsi incontestablement enfreint un grand principe de la politique et de la théorie socialistes, celui du collectivisme. Les révolutionnaires hongrois avaient en revanche des principes élevés, mais aucune notion du facteur subjectif; ils savaient bien ce qu'exige l'histoire, mais pas ce qu'exige le paysan. Ils socialisèrent immédiatement la grande propriété, — et perdirent la révolution. Cet exemple parmi tant d'autres suffira à prouver que l'on ne peut atteindre le but final du socialisme qu'en passant par l'accomplissement des objectifs mineurs et immédiats des individus, par un fort accroissement de leur satisfaction. C'est alors seulement que l'héroïsme révolutionnaire peut gagner les larges masses.

Il y a peu d'erreurs aussi graves que de concevoir "la conscience de classe" comme une notion éthique. La conception ascétique de la révolution n'a jusqu'à présent conduit qu'à des difficultés et des défaites.

Certains exemples permettent de vérifier si la conscience de classe doit être considérée comme étant de nature morale, ou de nature amoral et rationnelle:

Si deux hommes A et B ont faim, l'un peut se résigner, ne pas voler, et mendier ou rester affamé; mais l'autre peut se procurer de la nourriture par ses propres moyens. Une large couche du prolétariat vit selon les principes de B. On l'appelle "lumpen-prolétariat". Ce n'est pas que nous partagions l'admiration romantique pour le monde

des malfaiteurs, mais il faut éclaircir l'affaire. Lequel des deux types d'homme cités plus haut a le plus d'éléments de conscience de classe en lui ? Voler n'est pas encore un indice de conscience de classe; mais une brève analyse montre — même si cela heurte notre sens moral — que celui qui ne s'adapte pas aux lois et vole s'il a faim, exprimant ainsi sa volonté de vivre, porte en lui plus de capacité de révolte que celui qui se livre docilement à l'abattoir du capitalisme. Nous soutenons que le problème fondamental d'une bonne psychologie n'est pas de savoir pourquoi l'affamé vole, mais au contraire pourquoi il ne vole pas. Nous avons dit que voler n'est pas encore la conscience de classe; c'est certain. Une brique n'est pas encore une maison; mais on bâtit des maisons avec des briques; il faut aussi des planches, du mortier, du verre et — si l'on pense au rôle du parti — des ingénieurs, des maçons, des menuisiers, etc.

Nous tombons dans une ornière fatale à vouloir considérer la conscience de classe comme une exigence morale, rivalisant avec la bourgeoisie et ses porte-parole dans la réprobation de la sexualité juvénile, du personnage de la prostituée, de l'infamie du criminel, de l'immoralité du voleur. Notre conception n'est-elle pas en contradiction avec les intérêts de la révolution ? La réaction politique ne pourrait-elle pas utiliser dans sa propagande contre nous notre conception amoralisée de la conscience de classe ? Elle le fera certainement et la fait de toute façon depuis longtemps, bien que nous voulions si souvent prouver notre moralité. Cela ne sert à rien et ne fait que pousser les victimes du capitalisme vers la réaction politique, car elles se sentent incomprises par nous. Et nous ne sommes pas mieux considérés de la réaction politique pour autant. Pour elle, nous sommes des voleurs, parce que nous voulons exproprier les propriétaires privés de moyens de production. Devrions-nous donc abandonner aussi cet objectif fondamental, ou le dissimuler ? La réaction ne l'exploite-t-elle pas aussi contre nous ?

Tout ce qui s'appelle aujourd'hui morale ou éthique sert à l'oppression de l'humanité travailleuse. Nous pouvons prouver théoriquement et pratiquement que l'organisation sociale que nous préconisons, précisément parce qu'elle peut être amoralisée, est en

mesure de transformer le chaos actuel en un ordre véritable. La position de Lénine sur la question de l'éthique prolétarienne était nettement inspirée par l'intérêt pour la révolution prolétarienne. Tout ce qui sert la révolution est moral, tout ce qui lui nuit est immoral. Tentons de formuler la question autrement: on peut considérer comme facteurs de la conscience de classe tout ce qui contredit l'ordre bourgeois, tout ce qui contient le germe de la révolte; et inversement, comme obstacles à la conscience de classe, tout ce qui lie à l'ordre bourgeois, le soutient et le renforce. On dit qu'au cours de la révolution de novembre, lorsque les masses se déployaient dans le jardin zoologique, les manifestants prirent grand soin de ne pas piétiner les pelouses. Cette anecdote, qu'elle soit vraie ou seulement bien trouvée, résume ce qui fait en grande partie le tragique du mouvement révolutionnaire: l'embourgeoisement de l'acteur de la révolution.

2. QUELQUES FACTEURS CONCRETS DE LA CONSCIENCE DE CLASSE ET QUELQUES FACTEURS D'INHIBITION CHEZ L'INDIVIDU MOYEN

Nous tentons de rassembler ici, sans justification théorique approfondie, certaines attitudes de l'individu moyen, dont une partie est spécifiquement orientée vers la conscience révolutionnaire, et une autre partie contrarie son élaboration, autrement dit agit dans un sens réactionnaire. Nous ne prenons en considération que les attitudes orientées soit à gauche soit à droite, et non les attitudes politiquement indifférentes, qui peuvent servir à toutes les orientations politiques, comme par exemple l'éloquence, l'esprit critique, l'amour de la nature, etc... Les exemples qui vont suivre peuvent

être multipliés à volonté; j'ai élaboré ceux qui sont proposés ici à la collaboration de deux adolescents.

CHEZ LES JEUNES

(à l'époque de la puberté et après la puberté)

Depuis toujours les divers partis politiques se sont tout particulièrement adressés à la jeunesse; ce n'est pas dû au seul fait qu'elle a encore l'avenir devant elle, tandis que la plupart des adultes l'ont, selon une expression pertinente, "derrière eux". Elle mérite donc d'être placée au premier rang. Le fait qu'elle représente la classe d'âge la plus active est lié à ses facultés d'enthousiasme, à la maturation sexuelle, à la disposition à l'engagement et à l'action qui s'y rattachent. Ces qualités ne sont pas en elles-mêmes spécifiquement orientées à gauche ou à droite. L'Eglise, par exemple, s'appuie sur de plus nombreux jeunes que les partis de gauche. Il n'est pourtant pas difficile de distinguer des facteurs contradictoires au sein de l'expérience juvénile, poussant les uns vers la gauche, les autres vers la droite. On trouve en tout adolescent une tendance à se rebeller contre les parents, qui sont d'ordinaire les organes exécutifs de l'autorité étatique. C'est cette rébellion qui est le motif principal de l'orientation des jeunes vers les courants politiques de gauche. Elle est toujours liée à un besoin plus ou moins conscient, plus ou moins fort, d'accomplissement de la vie sexuelle. Plus les tendances hétérosexuelles naturelles sont développées, plus la jeunesse est rendue accessible aux idées révolutionnaires. Plus le besoin homosexuel est actif dans le psychisme, et plus la conscience de la sexualité en général est refoulée, plus la jeunesse est entraînée vers la droite. L'inhibition sexuelle, la crainte de l'activité sexuelle et le sentiment de culpabilité qui s'y rattache, sont toujours des facteurs qui poussent vers la droite ou du moins qui entravent la façon de penser révolutionnaire. L'attachement aux parents et au foyer parental est un puissant facteur d'inhibition, qui n'est pas réversible.

Nous appelons non réversibles ces faits psychiques qui ne pourront

jamais devenir des éléments positifs de la conscience de classe, donc qui ne pourront jamais être utilisés par le parti révolutionnaire en vue de la révolution sociale. Il n'y a sur ce point qu'une exception, celle des enfants dont les parents ont des convictions révolutionnaires; l'attachement aux parents peut alors devenir positif, mais il se change tout aussi fréquemment en son contraire, l'opposition aux parents engendrant des sentiments réactionnaires.

Il est un besoin qui agite la jeunesse plus que tout autre, et dont la satisfaction serait de la plus grande importance, mais que pourtant on ne trouve mentionné dans nul manifeste ou programme de la jeunesse: le besoin d'un logement, d'une chambre indépendante. On peut le placer immédiatement après la révolte contre les parents en tant que facteur positif de la conscience de classe. C'est d'ailleurs un besoin que l'ordre voulu par la réaction politique ne peut en aucun cas satisfaire. Il n'est contrarié par aucun facteur d'inhibition, et existe même chez la jeune fille qui est par ailleurs réactionnaire. Le besoin de vivre dans une collectivité de jeunes est encore un facteur positif, auquel s'oppose régulièrement l'attachement à la famille, la "nostalgie de la maison", du foyer. Celle-ci peut être éliminée par une organisation judicieuse de la collectivité, c'est-à-dire lorsque la collectivité devient un foyer. L'attrait de la danse est puissant chez presque tous les jeunes; contrairement au lien parental, c'est un facteur réversible, c'est-à-dire qu'il est inhibiteur dans les circonstances habituelles, mais peut favoriser la cohésion révolutionnaire si le problème du rapport de la politique à la vie privée reçoit une solution révolutionnaire; d'habiles animateurs de groupes de jeunes y réussirent parfois en Allemagne.

Dans l'Allemagne d'aujourd'hui, le besoin de vie collective, tout comme l'attrait de la danse, servent énormément à la réaction politique, qui les organise; chez les chrétiens sous la forme de "rencontres", chez les nazis sous la forme d'associations de jeunesse collectivistes.

Nous recevons d'Allemagne le récit suivant:

"J'ai parlé récemment à une écolière de Berlin, âgée de 17 ans, qui a passé ses vacances ici. Elle fréquente une école de Wilmersdorf,

et m'a raconté incidemment certaines choses qui pourraient beaucoup l'intéresser.

"Les garçons et les filles de la Jeunesse Hitlérienne et de l'Union des Filles Allemandes (Bund deutscher Mädel, B.d.M.) ont une liberté incroyable à l'école et à la maison, qui s'exprime naturellement en amitiés et activités sexuelles.

"Auparavant, une fille de sa classe et de son école n'aurait jamais osé se faire attendre à la sortie de l'école par un ami. Aujourd'hui les garçons (surtout de la Jeunesse Hitlérienne) sont en bande devant l'école et tous trouvent cela tout naturel. On n'appelle plus le B.d.M autrement que "Bubi drück mich" (garçon, serre-moi). Le groupe du B.d.M. de Dahlem a dû être dissous, parce que 6 filles (de moins de 18 ans) étaient enceintes.

"Il est cependant très intéressant de voir comment la tentative d'organiser la jeunesse conduit au relâchement des entraves familiales, car ces exemples sont très symptomatiques, ce dont j'ai pu avoir confirmation depuis."

Il n'est pas exact de dire que les garçons et les filles ont une "liberté incroyable". Prétendre cela, c'est ne pas voir les vraies situations, les vrais besoins, les vraies contradictions. Même auparavant, les filles se faisaient attendre devant l'école par les garçons, sinon précisément devant cette école là. C'est seulement du point de vue de la morale petite-bourgeoise que devenir enceinte et "se faire attendre" apparaissent comme des signes d'une "liberté sexuelle" de la jeunesse. Les libertés que la jeunesse de Dahlem conquiert maintenant étaient acquises depuis longtemps à Neukölln (1). C'est l'ensemble qu'il faut considérer: Il faut voir d'abord la gigantesque contradiction qui enserre la jeunesse hitlérienne: d'un côté, une éducation très militarisée et autoritaire avec séparation des sexes, d'un autre côté, à cause de la collectivisation de la vie des jeunes, une rupture des liens familiaux, un ébranlement de la morale familiale qui coexiste avec une idéologie familiale fasciste très forte. Les révolutionnaires allemands doivent suivre avec grand

(1) Wilmersdorf, Dahlem, Neukölln; faubourgs de Berlin. NDT

soin l'évolution de telles contradictions et les expliquer aux intéressés. Dans le cas dont nous parlons, il faut favoriser la rupture de la jeunesse avec le foyer familial, tout en faisant clairement ressortir comment cette rupture contredit le culte officiel du chef et de la famille. Il faut aussi montrer que la jeunesse, qui manifeste son aspiration à la liberté et à l'auto-détermination en dénouant les liens familiaux, ce que nous approuvons, tombe en fait dans un autre rapport autoritaire, celui du camp de service civil ou de l'association fasciste, où de nouveau elle n'a plus qu'à se taire. C'est justement dans le domaine sexuel que les contradictions apparaissent le plus clairement. Les "mœurs plus libres" correspondent à la tendance progressiste dans la jeunesse hitlérienne, car, quoique de façon confuse et subjective, elles sont révolutionnaires; mais une direction révolutionnaire ne dissoudrait jamais une association de filles parce que quelques filles sont devenues enceintes; cela signifie bel et bien, - et notre correspondant est assez naïf pour ne pas le voir - que les mœurs en question sont tout à fait désagréables et contrariantes pour la direction du N.S.D.A.P. (1); elles contredisent toute sa conception morale. Nous devons expliquer clairement à ces garçons et filles hitlériens leur droit à la pleine auto-détermination et à la prise en charge de leurs besoins par la société, et en premier lieu de leurs besoins sexuels. Considérer la situation actuelle comme étant déjà la liberté sexuelle, c'est négliger: premièrement, que ce peu de liberté suffit déjà à provoquer l'intervention de l'appareil moral de l'Etat; deuxièmement, qu'il ne s'agit là que de premiers pas, et qu'on ne peut parler de liberté;

Tant que toute l'idéologie politique et sociale s'y oppose.

Tant que les garçons et filles n'ont pas de logements où ils puissent n'être pas dérangés, n'ont pas d'anticonceptionnels pour éviter les grossesses, ni de notion des exigences et difficultés de la vie sexuelle en général.

Tant que leur éducation est telle qu'elle les prédispose à de graves conflits dès le début de leur vie sexuelle.

Tant que garçons et filles sont séparés dans les associations.

(1) Voir note page 20.

Tant qu'ils ne peuvent déterminer en commun avec les maîtres comment doit s'organiser leur formation, leur préparation aux tâches de la vie sociale.

Tant qu'ils apprennent les dates de naissance et de mort des rois de Prusse et non pas l'histoire des garçons et filles les plus pauvres et les plus déshérités des banlieues de Berlin, Hambourg, Jüterborg, du hameau paysan le plus désolé.

L'idéal de la jeunesse ne saurait être de servir aveuglément un "Führer" et de mourir pour les intérêts des capitalistes présentés comme "intérêts de la patrie", mais uniquement de comprendre sa propre vie et de l'organiser comme elle l'entend. La jeunesse ne saurait qu'être responsable d'elle-même; c'est alors seulement que disparaîtra le fossé qui sépare la société de sa jeunesse. Quand elle aura compris les raisons de ce fossé, elle comprendra aussi qu'elle est opprimée et deviendra mûre pour la révolution sociale. Quand elle aura pratiquement supprimé ce fossé, modifié l'ordre social conformément à ses besoins, donné à sa tendance à la liberté une issue réelle, concrète et objective, elle sera devenue l'exécutrice de la révolution sociale.

Nous ne pouvons pas démontrer théoriquement la nécessité de la révolution sociale à la jeunesse de tous les pays, mais nous pouvons la développer à partir des besoins et contradictions de la jeunesse. Au centre de ces besoins et contradictions, on trouve la question capitale de la vie sexuelle des jeunes.

Le travail dans les milieux de jeunes apprend que contrairement à ce que prétendent d'habitude les partis politiques, l'intelligence de la situation de classe est très superficielle et instable chez l'adolescent en général; on ne la rencontre que très rarement sous forme authentique, chez des adolescents intellectuellement très mûrs, ou bien issus de familles ayant des convictions révolutionnaires, et qui ne leur ont pas fait subir d'oppression. La situation d'apprentis engendre plutôt de l'apathie et de l'indifférence qu'une attitude révolutionnaire. Elle ne pourrait devenir positive qu'en

connexion avec d'autres facteurs, spécifiques de la situation de classe, par exemple le besoin de meilleurs loisirs. Même la faim, contrairement aux conceptions vulgaires, est en elle-même plutôt un facteur de marginalité et de formation de bandes que de conscience de la situation de classe. Elle existe, ainsi que d'autres privations, tout aussi souvent et même plus souvent chez les jeunes des S.A. ou les jeunes chrétiens. Pourtant ces facteurs peuvent devenir des forces positives puissantes s'ils sont saisis dans leur rapport avec d'autres facteurs existants chez les jeunes, tel que la soif d'expériences romantiques, les besoins sexuels, la dépendance à l'égard des parents. On doit bien voir que la faim seule, dans la mesure où elle ne démoralise pas, pousse plutôt dans les bras des diverses organisations de bienfaisance de type bourgeois. L'expérience concrète montre que la faim est un stimulant bien plus actif chez l'adolescent si par exemple elle s'allie à la crainte de l'éducation surveillée, que l'adolescent identifie très facilement comme institution de classe.

La tendance à s'attacher à un chef et à des idées n'a pas chez les jeunes de sens politique déterminé, elle est utilisable en vue de n'importe quelle orientation; elle est donc plutôt un facteur nuisible si le parti révolutionnaire ne l'utilise pas à bon escient.

Le goût du sport, le goût du défilé militaire et de l'uniforme, qui plaisent aux filles (et réciproquement), des chants militaires, sont dans les conditions actuelles des obstacles au mouvement prolétarien, parce que la réaction politique a plus de possibilités de les organiser. Le football notamment a un effet direct de dépolitisation et favorise donc les tendances réactionnaires. Mais ces tendances sont en principe réversibles, elles sont aussi exploitables par la gauche, pour peu que l'on renonce à la thèse de la toute-puissance de la faim.

Les organisations révolutionnaires n'ont pas résolu ces contradictions, développé les tendances révolutionnaires, éliminé les obstacles psychiques; il n'en faut pourtant pas conclure à l'absence de sentiment de classe, mais plutôt aux lacunes psychologiques dans le travail révolutionnaire. C'est ce que prouve l'incroyable fluctuation des effectifs des groupes révolutionnaires; seule une infime minorité se maintient, et encore jamais plus que quelques années. Je ne dis-